

Récits recueillis à la Maison d'hébergement d'urgence de femmes migrantes de l'ARCOM

Récit de Maimuna, 42 ans, divorcée, mère de 4 enfants

Je m'appelle Maimouna. J'ai 42 ans, je viens de la Guinée Conakry. Je suis divorcée et mère de 4 enfants. Je suis arrivée au Maroc depuis 2019 en provenance du Koweït. Je n'ai jamais été à l'école mais j'ai appris le métier de broderie et teinture de bazin au Mali et j'ai appris aussi le métier de coiffure. J'ai commencé à apprendre à lire lorsque mes enfants ont commencé à aller à l'école.

J'ai été mariée de force à l'âge de 13 ans et j'ai eu mon premier enfant à l'âge de 14 ans parce qu'en Guinée on se marie tôt. C'est mon père qui a arrangé mon mariage, c'est-à-dire qu'il m'a donnée en mariage au fils de son ami. Je n'ai jamais aimé ce garçon-là et même si nous avons eu quatre enfants, je ne l'ai jamais aimé. Après que j'ai mis au monde mes enfants j'ai décidé de divorcer. A la mort du père de mon mari, c'est ce dernier qui a hérité tous les biens de son papa parce que c'est lui qui était l'ainé de leur famille. C'est comme ça dans la tradition musulmane. Lorsque mon mari a hérité des biens de son père, il a commencé à faire des bêtises et il me frappait tous les jours. J'ai eu des problèmes aux oreilles et aux dents parce qu'un jour il m'a beaucoup frappée et il m'a bousculée contre un mur, ma mâchoire s'est fracturée et c'est mon père qui m'a fait soigner. Un jour mon père m'a dit : « Je comprends que tu es dans un feu, mais en dessous du feu, il y a de l'eau, ce qui fait que même si tu touches le feu, tu ne vas pas brûler.»

A cause de toutes ces maltraitances, j'ai décidé de divorcer, j'ai pris mes enfants et je suis partie vivre chez mes parents. Depuis la séparation, mon ex-mari n'a jamais rien acheté, même pas un livre à lire à mes enfants. Je me battais seule pour mes enfants. En parlant aux gens, je suis tombée sur un Monsieur qui avait une agence et qui m'a proposé d'aller travailler au Koweït. J'ai trouvé que l'idée était bonne parce que mon souci était de parvenir à travailler et trouver les moyens pour faire étudier mes enfants. J'ai laissé mes enfants chez ma mère et je suis parti au Koweït en Asie pour travailler afin de faire étudier mes enfants.

Le Monsieur de l'agence avait un correspondant au Koweït et c'est son correspondant qui a envoyé le billet d'avion et le visa. Et moi j'ai payé un million de francs guinéens (110 Euros) au Monsieur de l'agence de Guinée.

Je partais au Koweït sans savoir que j'allais être vendue comme esclave.

Le jour du départ pour le Koweït, on était nombreuses. Il y avait beaucoup de femmes et chacune était au nom d'un correspondant car il y a beaucoup d'agences qui font ce genre de trafic. Déjà à bord de l'avion, une femme camerounaise assise à côté de moi et qui vivait au Koweït m'a dit : « Là où vous allez, ce n'est pas bien, il y a de la maltraitance. Ces gens-là vont vous vendre comme esclave ». Lorsque cette femme m'a dit ça, il était difficile de la croire parce que j'étais tellement joyeuse de partir travailler pour gagner de l'argent.

Arrivée à l'aéroport de Koweït, une dame est venue nous accueillir et nous a amenées dans une salle où on attendait les personnes qui devaient venir nous prendre. Cette dame a pris tous nos passeports. Des personnes de différentes agences venaient se présenter en donnant à la dame le nom de la personne qui était venue pour son compte. La dame remettait le passeport et tous nos documents à ces personnes-là. Ces personnes nous mettaient dans le véhicule et chacun partait avec l'esclave de son agence. C'est à partir de l'agence que les Koweïtiens venaient chercher des femmes qui doivent aller travailler dans les ménages. Et quand le Koweïtien se présente, il s'entend avec le responsable de l'agence à qui il paie l'argent. Et le responsable de l'agence te donne au Koweïtien en disant : « Cet homme c'est ton père et sa femme c'est ta mère »

Au Koweït, j'ai travaillé dans trois familles :

Dans la première famille, lorsque je suis arrivée, ils ont confisqué mon passeport et mon téléphone. J'étais totalement déconnectée du monde. J'ai fait seulement un mois et c'était vraiment l'esclavage. J'ai failli mourir. Je commençais le travail à 5 h du matin : laver les enfants, préparer le petit déjeuner et puis partir avec le chauffeur pour laisser les enfants à l'école. Quand je reviens, je commence à faire le nettoyage de la maison, laver les linge, la vaisselle et puis repartir prendre les enfants à l'école. Je travaillais jusqu'à une heure du matin. Je ne dormais pas suffisamment. De plus, dans cette famille, on ne me donnait pas à manger. Donc c'était l'esclavage total. J'entendais parler de l'esclavage, mais j'ai vécu ça personnellement. Je ne sortais pas. Je ne pouvais pas parler ni téléphoner à ma famille. J'ai demandé le téléphone pour téléphoner à ma famille, la femme du patron me dit que selon la loi, le Kalama (domestique) n'a pas droit de toucher au téléphone.

Un jour, leur fils m'a donné le téléphone en l'absence de ses parents, j'ai profité pour appeler mon frère en Guinée. Je lui ai dit : « Ici, je suis toujours enfermée

dans la maison. Je ne connais pas l'extérieur. Je travaille nuit et jour et je ne mange pas. En tout cas, si vous me laissez, je vais mourir ».

Mon frère est allé voir les gens de l'agence de Guinée et ces derniers ont appelé leur représentant au Koweït. Cette agence à laquelle j'ai expliqué ma situation, était incapable de faire quelque chose pour moi. J'ai beaucoup insisté et ils m'ont mis en contact avec une femme camerounaise. Je lui ai fait part de mes difficultés. Elle me dit que selon la loi, je dois travailler pendant 6 mois et ce n'est qu'après que je peux quitter. Je lui ai dit que c'est impossible. Si vous me laissez, je vais mourir avant un mois. Elle est allée voir la personne de l'agence qui est venue me prendre. Ils m'ont dit que comme je ne veux pas travailler dans cette famille-là, je dois rembourser le montant qu'ils avaient donné à l'agence. J'ai leur ai dit de me vendre à une autre famille afin de rembourser l'argent de la première famille. C'est ce qu'ils ont fait et ils m'ont trouvé une autre famille.

Dans la deuxième famille, j'ai travaillé deux mois et c'était encore plus difficile que dans la première famille. Je travaillais souvent jusqu'à 3 heures du matin. J'ai parlé à une femme avec qui j'avais fait connaissance à l'agence. Cette femme m'a dit « Quand tu vas sortir la poubelle, laisse tous tes habits et va à la grande route, commence à pleurer fort. Mets-toi au milieu de la route en pleurant et en arrêtant les voitures. Et lorsque les gens viennent te demander ce qui se passe, tu leur explique ton problème et ils vont te trouver une solution. C'est ainsi qu'un jour vers le soir j'ai pris mon téléphone et l'argent qu'ils m'avaient payé, j'ai les ai cachés dans ma culotte. J'ai pris la poubelle pour aller la jeter. Arrivée dehors, j'ai couru, je suis allée à la grande route, j'ai commencé à pleurer et à crier fort, je me suis mise sur la chaussée et toute la circulation était bloquée. Le gens ont accouru vers moi, mais il était difficile de trouver quelqu'un qui parlait le français et moi, je ne savais pas m'exprimer ni en anglais ni dans leur langue. Heureusement, un jeune homme est descendu de sa voiture et il est venu vers moi. Il m'a demandé si je parlais le français, j'ai acquiescé et il a commencé à parler avec moi. Il m'a dit qu'il avait été en France pour des études. Je lui ai expliqué tout ce que vivais. Ce Monsieur était attentif et sensible. Il était fâché et il m'a dit qu'ici au Koweït, même si une famille n'a pas assez de moyens, elle veut toujours avoir une esclave pour faire le ménage. Moi j'ai des filles à la maison et je ne peux pas accepter ça. Ce Monsieur m'a mis dans sa voiture et m'a amenée à l'agence et de là, il a téléphoné à la famille et il leur a dit d'apporter mes effets à l'agence, sinon il va saisir la justice. Et il a demandé aux gens de l'agence de trouver une solution pour moi. C'est comme ça que j'ai pu quitter cette famille.

La troisième famille était une famille très gentille. Il faut dire que dans la vie tout le monde n'est pas méchant. L'homme ainsi que sa femme et leurs enfants étaient tous très gentils. Nous étions deux esclaves. Nous travaillions et ils nous donnaient à manger. Il me payait 80 dinars qui correspondent à environs 300 dollars parce que leur monnaie est forte. Chaque fois que je touchais mon salaire, j'envoyais l'argent en Guinée pour les études de mes enfants. Je tenais beaucoup aux études de mes enfants. En principe le contrat était pour deux ans, mais j'ai travaillé dans cette famille durant trois ans et un mois. C'est aussi dans cette famille que j'ai demandé d'aller à la Mecque pour faire l'aumône et prier. La femme ne voulait pas me laisser partir, mais le mari a dit nous devons l'autoriser parce qu'elle est venue travailler chez nous et qu'elle veut aller faire l'aumône avec l'argent qu'elle a gagné dans notre maison. C'est une très bonne chose. Ils m'ont accordé 10 jours et je suis allée à la Mecque où j'ai visité, fait de l'aumône et prié.

A mon retour de la Mecque, j'ai continué à travailler et j'ai envoyé de l'argent à mon premier fils qui venait de finir ses études afin qu'il aille au Maroc et tente sa chance pour aller en Europe poursuivre ses études. Mon fils est venu au Maroc mais la personne qui avait pris l'argent pour le faire voyager a dilapidé son argent. A la fin de mon contrat dans cette famille au Koweït, j'ai décidé d'arrêter le travail et de partir parce que, malgré tout ce qu'il me payait, le salaire me permettait seulement à faire vivre ma famille. Il n'y avait pas moyen de monter un projet.

Quand j'ai quitté le Koweït, j'ai changé d'avion à Doubaï pour venir au Maroc parce que je n'avais pas assez d'argent pour rentrer en Guinée et aussi je ne voulais pas aller raconter à ma mère tout ce que j'ai vécu au Koweït de peur que ma mère ne meure.

Je suis arrivée au Maroc le 24 juin 2019, j'ai pris mon fils et nous sommes partis à Dakla pour travailler. Nous avons été embauchés dans la poissonnerie. Je travaillais dans l'équipe du matin et du soir. On nous payait 120 dh (11 Euros) par personne pour une journée de travail de 8 heures. C'était insuffisant, mais j'encourageais mon fils à travailler parce que mon objectif était de gagner de l'argent pour que mon fils retourne en Guinée et s'inscrive à l'université. Il avait déjà obtenu son bac. Comme le voyage vers l'Europe n'avait pas marché, je me suis dit qu'il serait mieux qu'il retourne poursuivre ses études en Guinée au lieu de perdre du temps.

Nous avons beaucoup travaillé pendant une année et trois mois et l'argent que nous avons gagné, je l'ai donné à mon fils et je lui ai dit de retourner en Guinée pour s'inscrire à la faculté. Je suis restée travailler pendant 8 mois et l'argent que j'ai gagné je l'ai envoyé à mon fils en Guinée et je lui ai dit d'acheter une voiture afin qu'il fasse le taxi et que cela lui permette de payer ses études. Il a acheté la voiture qu'il voulait lui-même conduire comme taximan, mais je lui ai dit non car il ne pouvait pas faire ça et en même temps étudier. Il a engagé un chauffeur et lui, il a continué à étudier dans une université privée.

J'ai quitté Dakla, en décembre 2021 pour aller à Layoune afin de traverser pour arriver en Europe. J'ai donné l'argent à quelqu'un, j'ai essayé deux fois mais ça n'a pas marché. Une fois, nous sommes restés deux jours dans l'eau. Nous étions perdus mais nous avons eu la chance d'accoster.

Un jour à Layoun, je venais de finir ma prière matinale, la police est venue, ils ont cassé la porte de la maison et ils nous ont arrêtés pour nous refouler à une centaine de kilomètres de Agadir. J'ai perdu tous mes effets et je n'avais plus rien. Je ne savais pas où aller. Je ne connaissais pas Rabat. Mais une des femmes avec qui nous étions, m'a dit de venir à Rabat et ici, on a appelé le président de la communauté guinéenne et c'est lui qui nous a envoyé à l'ARCOM.

J'ai été bien accueillie et j'ai trouvé d'autres femmes. Pour moi c'est une autre expérience que de vivre dans ce foyer. Dans la vie j'ai beaucoup travaillé et tout l'argent que j'ai gagné dans la souffrance je l'ai donné à mes enfants pour qu'ils étudient et je suis fière d'avoir accompli ce devoir. Maintenant je vais me battre pour moi-même. Je sais que Dieu ne va pas m'abandonner et je vous demande aussi de prier pour moi. J'ai trouvé à l'ARCOM une formation de couture. J'ai commencé à faire cette formation et aussi à enseigner aux autres apprenantes la broderie et la teinture de bazin.

Récit recueilli sous la direction d'Emmanuel Mbolela
Oct. 2022